

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50
Six mois 0.25
Un numéro .. . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

Par ligne
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — ROUSSEAU

Vol. I.

H. BERTHELOT - - - Rédacteur.

No. 52.

FEUILLETON.

LE POINT D'HONNEUR !

C'était en 1846, par une belle soirée d'automne. Autour d'une table d'acajou, sur laquelle les vins d'Espagne et de France étincelaient dans les cristaux, sept personnes, au nombre desquelles se trouvait l'auteur de ce récit, assises devant la maison de campagne de señor Arguellas, située à un mille ou environ de Santiago de Cuba, jadis la capitale de cette reine des Antilles, causaient gaiement entre elles. Trois de ces personnes étaient des négociants américains, du sud des Etats Unis, ayant de nombreuses relations commerciales avec les îles, et qui se proposaient, en supposant que le vent et la mer fussent favorables, de faire voile pour la baie de Morant, à la Jamaïque, sur le Neptune, commandé par le capitaine Starkey; le quatrième était un lieutenant d'artillerie espagnole, neveu de notre hôte; puis venait un M de Castro, jeune et riche créole, prétendant à la main de dona Antonia, gracieuse personne de seize ans, fille unique et unique héritière du señor Arguellas; la sixième était le capitaine Starkey, du "Neptune," officier anglais d'une trentaine d'années, à la tournure et aux manières distinguées, la septième et dernière était votre serviteur, fort jeune alors: j'étais en convalescence à la suite d'une maladie grave, qui avait nécessité ma translation de la Jamaïque au climat de Cuba, climat beaucoup plus doux et moins variable, quoique les deux îles ne soient guère séparées que par un intervalle de deux degrés de latitude. Je devais également prendre passage à bord du "Neptune," ainsi que le señor Arguellas, qui avait quelques affaires à régler à Kingston, et que devaient accompagner son épouse et sa fille, le jeune lieutenant et M. de Castro. "Le Neptune" avait apporté à Cuba une cargaison mixte, composée de quincaillerie, de colonnades et autres articles, et s'en allait avec un demi-chargement de marchandises; parmi ces marchandises, appartenant aux trois négociants américains, se trouvaient plusieurs barils de poudre qu'on n'avait pu vendre à Cuba, et dont on espérait se faire avantageusement à la Ja-

maïque. Le bâtiment du capitaine Starkey était d'ailleurs pourvu d'excellentes installations pour les passagers, et la beauté du temps promettant une traversée aussi courte qu'agréable, — le vent avait sauté au nord-est et paraissait vouloir s'y maintenir, — nous étions tous dans les meilleures dispositions du monde et devisions avec beaucoup d'entrain et de gaieté sur le voyage du lendemain, sur la politique de Cuba, de l'Amérique et de l'Europe, sur le mérite relatif des vins de France et d'Espagne, des cigares de l'Alabama et de la Havane.

La soirée était d'un éclat et d'une transparence délicieuse. Une douce brise, que le capitaine Starkey déclarait devoir s'élever en mer à une vitesse de cinq à six nœuds, nous apportait les parfums de la riche et odorante végétation des vallées qui s'étendaient au loin au-dessous de nous, et ridait légèrement la surface des rivières ou plutôt des ruisseaux qui sillonnent l'île en tous sens, reflétant les splendeurs étincelantes, des myriades d'étoiles qui, dans ces régions, couronnent la nuit de leur diadème de feux. La plupart des convives avaient bu largement, peut-être même un peu trop; cependant la conversation, qui avait lieu en français, langue que tout le monde parlait plus ou moins bien, se maintint, tant que la maîtresse de la maison et sa fille furent présentes, sur un ton qui n'était pas de nature à profaner le calme majestueux de ce tableau. J'aurais dû dire que le señor Arguellas avait été retenu en ville par quelques affaires qu'il voulait terminer avant son départ.

— Ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie vu, dit la señora Arguellas au capitaine Starkey au moment où elle se levait pour se retirer. Lorsque vous serez libre, veuillez sonner, et un esclave viendra m'avertir. Je désire causer encore avec vous de quelques dispositions relatives à notre aménagement à bord.

Le capitaine s'inclina. Il me sembla que la belle Antonia n'avait jamais souri d'un sourire plus séduisant; et ces dames nous laissèrent seuls. Maintenant, je ne saurais dire précisément comment les choses se passèrent, et quel tour prit la conversation; mais il est constant que nous nous aperçûmes bientôt qu'elle était montée sur un ton désagréable. Je pensai que

l'expression des traits d'Antonina, lorsqu'elle avait pris congé du capitaine, avait peut-être déplu à M. de Castro. Ce ne fut pas là, cependant, la cause ostensible du différend qui s'éleva plus tard. Le capitaine du "Neptune" devait transporter à la Jamaïque plusieurs familles de gens de couleur libres, familiarisés avec la culture de la canne à sucre, et qu'on avait engagés, par cette raison, à des salaires plus élevés qu'ils n'auraient pu en trouver à Cuba. Les négociants américains, qui n'avaient pas dissimulé que cette compagnie était peu de leur goût, revinrent sur ce sujet et commencèrent à persifler assez vivement la philanthropie du capitaine Starkey, qui avait la bonté de croire que de misérables nègres eussent, comme les autres créatures humaines, le droit de disposer de leurs âmes et de leurs corps. Toute fois ce léger nuage avait passé sans laisser de trace, si, dans le cours de la conversation, le capitaine n'avait eu l'imprudence de dire qu'il avait servi jadis, en qualité d'aspirant, à bord d'un bâtiment de guerre anglais, chargé de la répression de la traite. Cet aveu enflamma aussitôt la bile de M. Castro, qui ne cherchait qu'un prétexte pour éclater; et je compris, à quelques juréments qui lui échappèrent, que les prises opérées par les Anglais lui avaient occasionné des pertes considérables. Des paroles irritantes furent échangées de part et d'autre. Les motifs qu'on supposait aux Anglais pour vouloir détruire la traite furent attaqués avec aigreur et violence, défendus avec énergie et hauteur. Enfin, — le fait est que les deux adversaires, échauffés par de nombreuses libations et emportés par la colère, savaient à peine ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient. — M. de Castro se permit d'appliquer à la reine d'Angleterre une épithète qui lui valut immédiatement un verre de vin, lancé en pleine figure par la main du capitaine Starkey. En un instant, toute la compagnie fut debout, dégrisée, ou à peu près, par le dévouement inattendu de cette discussion.

Ce fut le capitaine qui rompit le premier le silence.

Ses traits, encore irrités, se couvrirent tout à coup d'une pâleur livide:

— Je vous demande pardon, monsieur de Castro, dit-il presque en balbutiant, j'ai eu tort, grand tort

de faire ce que j'ai fait, quoique je ne sois peut-être pas sans excuse.

— Pardon! mille tonnerres! hur-la de Castro, qui bondissait dans un paroxysme de fureur, essayant en même temps son visage avec son mouchoir; oui, vous l'aurez votre pardon, avec une balle à travers la tête... pas à moins!

Il est vrai de dire que, d'après les idées reçues à cette époque dans la société de Cuba, il ne paraissait pas y avoir d'autre alternative possible qu'un duel. Le lieutenant Arguellas courut à la maison, et revint bientôt avec une boîte de pistolets:

— Allons dans ce bosquet là bas, dit-il rapidement et à voix basse; nous n'y serons pas dérangés.

En disant ces mots, il prit le bras de M. de Castro, et tout deux firent mine de se diriger dans le bosquet. Au même instant, M. Desmond, le plus âgé des trois Américains, s'approcha du capitaine Starkey, qui, ayant repris tout son sang froid, se tenait debout, les bras croisés, auprès de la table, et lui dit:

— Mon cher monsieur, je ne suis pas, malgré mes habitudes commerciales, tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être de quelque utilité...

— Merci, monsieur, interrompit le capitaine, je ne mettrai pas votre obligeance à contribution. Lieutenant Arguellas, il est inutile d'aller plus loin; je ne suis pas un duelliste, et je ne me battrai pas avec M. de Castro.

— Que dit-il? s'écria le lieutenant, en promenant sur toute la compagnie un regard de stupefaction; qu'il ne se battra pas?

Je m'aperçus que le vieux sang anglo-saxon bouillonnait dans les veines des Américains, en voyant un individu de leur race saigner ainsi du nez:

— Vous ne vous battez pas, capitaine Starkey? reprit, après une pause pénible, et d'un ton grave, M. Desmond; vous, dont le nom figure sur le tableau de la marine royale britannique, vous dites que vous ne vous battez pas! Vous voulez plaisanter sans doute?

Je ne plaisante nullement; c'est par principe que je suis ennemi du duel.

— Monsieur est poltron par principe! cria de Castro, avec un ricanelement sauvage, et brandissant en